

**Arsène Houssaye**



***La Robe  
de la mariée***

**Arsène Houssaye**

# **La Robe de la mariée**



Publié par Good Press, 2022

[goodpress@okpublishing.info](mailto:goodpress@okpublishing.info)

EAN 4064066330446

## **TABLE DES MATIÈRES**

LA ROBE DE LA MARIÉE

PAYSAGE AVEC FIGURES.

II UN BOUQUET DE JEUNESSE.

III LA ROBE DE LA MARIÉE.

IV CHAMPENOISERIES

V CÉCILE, CÉCILIA, LIA.

VI LES QUATRE DOTS.

VII VOISINS ET VOISINES.

VIII LE BOUQUET DE ROSES.

IX OU LES MURS ONT DES OREILLES.

X POURQUOI LA FEMME DU NOTAIRE EUT TORT D'AVOIR UN  
CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE ÉTOILÉ DE COQUELICOTS.

XI LE PAVILLON CHINOIS.

XII POURQUOI LES CHAMPENOISES VONT A PARIS.

XIII L'IDÉE FIXE.

XIV LA DOT DE LA MAIN GAUCHE.

XV LA FORTUNE ET LA RUINE.

XVI LA MAITRESSE QUI RIT ET LA FEMME QUI PLEURE.

XVII LA STATUE VOILÉE.

XVIII LES BAINS DE MER.

XIX LA GRAMMAIRE DES FILLES D'ÈVE.

XX LE BOUQUET FANÉ.

XXI LES HYPOTHÈQUES DU CŒUR.

XXII COMMENT LES CHAMPENOISES NE SONT PAS PLUS  
CHAMPENOISES QUE LES NORMANDES.

XXII M. PRUDHOMME.

XXIV L'ART DE PAYER SES DETTES.

XXV QUAND ON A PEUR DE SON OMBRE.

XXVI LE CHEMIN SEMÉ DE ROSES.

XXVII QUE L'AMOUR EST QUELQUEFOIS ESCORTÉ PAR UN GENDARME.

XXVIII PREMIER EXIL, PREMIER RETOUR.

XXIX LA FEMME ET LA MAITRESSE.

XXX LES ESCAPADES DE Mlle CÉCILIA.

XXXI LA VAILLANCE DES MÈRES.

XXXII LE FILS ET LA FILLE.

XXXIII LA FATALITÉ.

XXXIV CAMILLE OU LE MAL DE VIVRE.

XXXV UNE FEMME DU MONDE.

XXXVI LE LIT MORTUAIRE.

XXXVII LE CHEMIN DES ÉCOLIERS.

XXXVIII LE VIATIQUE.

XXXIX LA VILLA.

XL LA NUIT DANS LES BOIS.

XLI LA PEUR DE SOI-MÊME.

XLII LA ROBE SAUVÉE.

XLIII LES FEMMES FATALES.

XLIV LA STATUE QUI MARCHE.

XLV LA TERREUR BLANCHE.

XLVI LES ADORATEURS DU MARBRE.

XLVII LA VENGEANCE.

XLVIII LE DERNIER RENDEZ-VOUS.

XLIX LA JUSTICE DES HOMMES.

L HISTOIRE D'ORPHISE SŒUR DE CÉCILE.

LI PREMIÈRE AVENTURE CHAMPENOISE.

LII QUE Mlle ORPHISE N'AVAIT PAS LES YEUX DE SA SŒUR CÉCILE.

LIII LES DEUX FEMMES

LIV DUO

LV LE CONTRE-COUP D'UN SOUFFLET CONJUGAL

LVI REINE D'UN JOUR

LVII LE GERME DU CRIME.

LVIII FIGURES PARISIENNES

LIX LA FLEUR D'ORANGER

LX IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA MORT.

LXI LES DEUX FEMMES

LXII LE PARDON DE DIEU

LXIII L'AMOUR SANS AMOUR

PARIS  
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879



# LA ROBE DE LA MARIÉE

Table des matières

## PAYSAGE AVEC FIGURES.

Table des matières



ANS un cabaret de la Champagne, qui avait pour enseigne le *Cygne de la Croix*, j'ai remarqué un jour en passant trois jeunes filles babillant à la porte, attifées tout à la fois en Champenoises et en Parisiennes. Elles n'étaient pas encore venues à Paris, mais en vraies filles d'Eve elles avaient déjà agrafé, -et presque dégrafé- la ceinture dorée.

On dit que Paris appelle toutes les Parisiennes du dehors; or ces trois filles du cabaret étaient nées Parisiennes parce qu'elles étaient jolies, parce qu'elles avaient soif de mordre à la pomme, parce qu'elles avaient l'inspiration des hautes aventures.

Et pourquoi, puisqu'elles étaient nées dans un cabaret, filles d'un cabaretier et d'une cabaretière?

C'est qu'elles n'étaient pas à bonne école dans ce cabaret chanteur, tout pavoisé de roses remontantes - un vrai jardin perpendiculaire devant lequel Diaz - qui n'aimait pas le vin de Champagne, se fût arrêté tout ébloui.

C'est qu'elles avaient lu des romans, ces trois demoiselles éveillées avaient l'heure.

C'est qu'elles y avaient appris que la première venue peut aller au bois de Boulogne dans une victoria, ou aux Bouffes-Parisiens dans une avant-scène. C'est que plus d'une fois déjà un voyageur, égaré dans leur village, sous prétexte de vin de Champagne, leur avait promis monts et merveilles en les complimentant sur leur figure.

Bien mieux, un gentilhomme campagnard, qui faisait çà et là un tour à Paris, s'était indigné de les voir à la porte d'un cabaret.

-Qu'est-ce que vous faites là? Vous allumez la soif des buveurs; mais ce n'est pas digne de vous. Est-ce que vous êtes des machines à coudre?

Et l'aiguille était tombée de la main des trois sœurs.

-Vous avez raison, c'est bien triste, dit la première.

-Vous avez raison, c'est bien ennuyeux, dit la seconde.

-Vous avez raison, c'est bien «embêtant,» dit la troisième.

Et toutes les trois avaient montré les plus belles dents du monde pour sourire à leur noble voisin de campagne.

Ce noble voisin était quelque peu toqué de ces trois demoiselles; mais il n'osait pas les aimer si près de son château.

Que dirait Madame sa mère, une rigoriste de la rue de Saint-Dominique? Que dirait Mademoiselle sa sœur, qui avait coiffé sainte Catherine? Le conseil qu'il donnait aux trois filles du cabaret était donc un conseil égoïste, comme presque tous les conseils. Il se disait sans avoir beaucoup médité: Si ces trois petites sont à Paris, je les rencontrerai. Mais les trois petites ne se hâtaient pas de suivre son conseil. Quoiqu'elles n'aimassent pas le vin, elles aimaient

le cabaret. Que voulez-vous? Elles étaient nées là dedans. Elles y avaient respiré la vie et la jeunesse, ne se choquant pas des senteurs pénétrantes des vins répandus. C'était de là qu'elles étaient un jour sorties toutes blanches pour faire leur première communion.-Le dimanche, elles allaient à la messe tantôt roses, tantôt bleues, tantôt lilas,-un trio qui chantait aux yeux.-On se retournait pour les voir passer, chacun disait son mot sur elles. Or, il n'y avait pas que des rustres dans le village.

Et puis il y avait la fête au village et la fête au «village voisin,» sans compter toutes les fêtes et tous les dimanches. Les violons s'en vont comme toutes les belles choses, mais à Aubigny-les-Vignes il y a encore trois violons; ce ne sont pas les violons d'Orphée, mais enfin ce sont des violons. Les paysans et les paysannes aiment le vin blanc en musique; cela les émoustille, leur fait perdre la tête et leur donne le diable au corps pour danser.

Les trois demoiselles Moustier-je n'invente pas le nom-aimaient les trois violons d'Aubigny-lcs-Vignes.

Comment quitter un pareil pays, même quand on a rêvé les féeries parisiennes?

-Si nous partions? disait la première.

-Quelle joie, mais quel chagrin! disait la seconde.

-Si nous restions? disait la troisième.

Et elles restaient, tout en se promettant de partir pourtant un jour ou l'autre.

Mais partir, comment? elles aimaient leur père et leur mère. Le père était un bonhomme qui arpentait pour de l'argent les vignes de son voisin. Il avait des vignes lui-même: mais on l'accusait d'être souvent dans les vignes du

Seigneur; c'est vrai qu'il avait pris l'habitude de dire en arpentant:- Dix ares, vingt centiares et une bouteille de vin.- Cinq ares, dix centiares et on fera sauter le bouchon.

Mais il avait le vin bon; il n'embrassait même ses trois filles que quand il était ivre; les autres jours il trouvait que ce n'était pas sérieux. La mère ne buvait pas, mais n'était pas tendre. C'était une grande femme blanche, sèche, glaciale, qui disait: Un sou est un sou, un sou et un sou font deux sous, comme toutes celles qui mettent de l'argent de côté; aussi elle avait donné plus d'un soufflet à mesdemoiselles ses filles quand elles faisaient mal l'addition des buveurs, quand elles faisaient bien la soustraction avec elle dans leurs comptes de couturières. La cadette, par exemple, avait été plus d'une fois gifflée, selon l'expression du pays, parce que le soir elle brûlait de la chandelle pour lire des romans.

C'est égal, les trois sœurs aimaient leur père et leur mère; leur père, parce qu'il était bonhomme et qu'il les aimait; leur mère, parce que c'était leur mère.

A ce propos, la cadette, qui était la plus maltraitée, répondit ce beau mot à une de ses amies, qui lui demandait comment elle pouvait aimer sa mère après tant de gifflés:

-C'est que j'ai été au catéchisme.

Oui, c'est là un beau mot, dont les réformateurs et les athées ne sauraient trop se pénétrer.

Il y a un proverbe qui dit: C'est la mère qui fait ses filles. Le proverbe a raison.

La vraie école des filles, c'est l'école des mères. Dis-moi qui est ta mère, je te dirai qui tu es. La mère, c'est l'exemple; pour l'enfant, c'est l'image sainte, c'est le reflet

de Dieu. Si elle répand dans la maison des vertus familiales, elle montre à ses filles que la vie est un chemin d'épreuves, hanté par le dévouement et le sacrifice; si elle leur prouve que le travail est une bénédiction qui console de tout avec l'espoir en Dieu; si elle leur permet de rire et de chanter, parce que la gaieté est plus saine que la mélancolie; en un mot, si elle se montre toujours la mère, elles se montreront toujours les filles, même aux heures de rébellion. La nature a ses tempêtes, mais la maison souriante est un refuge toujours aimé.

Si les trois filles du cabaret, trois oiseaux chanteurs, s'envolent un jour de la maison, ce sera la faute de la mère.

Tout justement voilà l'orage qui gronde.

Au moment même où je passai devant les trois sœurs, la mère survint comme la foudre.

-Qu'est-ce que ces manières-là, mesdemoiselles? Si vous continuez à jouer des yeux avec les gens qui passent, je vais vous faire rentrer. Vous faites semblant de travailler, mais vous ne travaillez pas. Cette robe sera passée de mode quand elle sera finie. Et ce bonnet? et ce manteau? Vous moquez-vous du monde? Vous ne faites rien qui vaille. Si on vous laissait faire, vous ne feriez rien du tout.

Je m'étais attardé à la porte voisine devant quelques gravures exposées par un vitrier. La colère de la mère me donna soif-de voir les filles de plus près.

J'allai droit à la porte du cabaret pour demander une demi-bouteille de vin de Champagne comme on demande un bock à Tortoni. Mais voilà qu'une des trois sœurs, la cadette,-la plus gifflée-jeta à sa mère la robe qu'elle finissait.

-Tiens, lui cria-t-elle avec une jolie impertinence, si cette robe n'est plus à la mode, tu la mettras.

C'était la première fois que cette fille osait riposter à sa mère.

-Chut! dis-je en levant les mains comme pour apaiser la tempête.

La mère se contint. Elle se contenta de menacer sa fille par un regard qui semblait dire: Tu ne perdras rien pour attendre! Elle essaya de me saluer par un sourire et elle me dit en adoucissant sa voix:

-Entrez, monsieur, je vais vous servir.

J'allumai une cigarette et je me promenai dans la première salle du cabaret où il n'y avait pas un seul buveur.

Les trois demoiselles s'étaient remises à l'œuvre tout en chuchotant. La mère reparut presque aussitôt, armée d'une demi-bouteille coiffée d'argent.





## II UN BOUQUET DE JEUNESSE.

[Table des matières](#)



E commençais à croire que je n'étais entré que pour voir du vin de Champagne, tant cette demi-bouteille allécha mes yeux et mes lèvres.

-Voyez-vous, me dit la mère en cassant le fil de fer, c'est un rude travail que d'avoir trois filles. Celles-là en valent bien d'autres, mais j'ai beau faire, elles ne prennent rien au sérieux.

-Voulez-vous donc qu'elles donnent des leçons de mathématiques?

-Pourquoi pas, monsieur? Est-ce donc un mal que de penser à faire des économies? elles ne savent pas seulement compter sur leurs doigts après avoir été dix ans à l'école.

-Songez-y, madame, quand on a vingt ans et qu'on est jolie, on n'a pas besoin de savoir compter sur ses doigts pour connaître le nombre de ses amoureux.

-Les amoureux, monsieur, comme disait ma mère, c'est de la mauvaise herbe qu'il faut arracher du seuil de sa porte.

-Que diable, madame, si vous n'aviez pas eu des amoureux, vous ne vous seriez pas mariée, et vous n'auriez pas mis au monde trois jolies filles. A votre santé, madame.

J'en étais à mon premier verre. Je comptais bien boire le second à la santé de ces demoiselles.

-Vous êtes bien bon, monsieur.

-C'est votre vin de Champagne qui est bien bon. Il faudra que je vous en achète quelques paniers. Quelle est donc cette marque?

-C'est notre marque, monsieur; le champagne du Moustier. C'est nous qui le fabriquons.

-J'aime à croire que vous fabriquez ce vin avec du vin.

-Ah! oui, monsieur. Ce n'est pas comme le marchand de là-bas, près de l'église, qui fabrique son vin avec des pommes.

Les trois sœurs regardaient de notre côté, mais, sur un coup d'œil de la mère, elles baissèrent les yeux.

-Les péronnelles, si je n'étais pas si bonne, elles seraient plus soumises, mais leur père les a toujours gâtées. Je leur permets de se mettre à la porte à cause du soleil, mais je finirai par les emprisonner là-haut.

-Voyez-vous, madame, il faut toujours mettre en belle lumière les oiseaux, les roses et les femmes, sans quoi les oiseaux ne chantent pas, les roses ne fleurissent pas, les femmes.

-Oui, oui, je connais la chanson, mais je ne la chante plus.

Heureusement, deux politiciens entrèrent au cabaret.

-Je vous dis que la France est perdue.

-Je vous dis que la France est sauvée.

C'est moi qui étais sauvé de l'éloquence de la cabaretière. Aussi allai-je sans façon vers ses trois filles. Non pas que je voulusse les enlever à Paris comme le gentilhomme du voisinage, mais parce que j'aime à étudier les femmes, quelles qu'elles soient, comme Mme de Staël et George Sand aimaient à étudier les hommes.

Mais je n'avais pas encore eu le temps de dire un mot à ces trois demoiselles, que je vis les trois jolies têtes se tourner du même côté.

Ce n'était pas de mon côté.

Les trois filles du cabaret regardaient, avec une curiosité de dix-sept à dix-huit ans, la femme du notaire qui allait passer.

Elle passa nonchalamment, agitant son ombrelle avec une grâce charmante, pas du tout provinciale. Les trois sœurs la saluèrent de la voix et des yeux, mais elle passa fière et silencieuse.

Pourquoi? Parce qu'on lui avait dit que son mari, sous prétexte de notariat et d'arpentage, allait quelquefois chez le bonhomme du Moustier quand ses filles étaient là,-car il leur arrivait, çà et là, d'être en journée chez la perceptrice des contributions, chez une petite bourgeoise de l'endroit, chez une riche fermière,-mais jamais chez la femme du notaire.

La sœur aînée, qui était brune, dit aux deux autres:

-Voilà une impertinence qui lui coûtera cher.

-Que feras-tu? lui demanda la cadette.

-Ce que je ferai! Tu verras quand le notaire sera là!

-Chut! ne vas-tu pas donner l'éveil à maman?

M<sup>lle</sup> Cécile était bien, à ce qu'il paraît, dans les papiers du notaire.

C'était pour moi, simple curieux, le moment d'entrer en matière.

-Mesdemoiselles, en voilà une qui vient de passer bien fière, mais qui ne serait pas fâchée de changer de figure avec vous.

-Elle, monsieur, s'écria la plus jeune, elle se croit la plus belle du pays, parce qu'elle est la femme du notaire,-et parce qu'elle a eu cent mille francs de dot.

-Après cela, dit la cadette, elle est bien aussi belle que nous.

-Oh! oh! dit l'ainée, ce n'est pas moi qui voudrais porter sa tête sur mes épaules.

-Voyons, ce n'est pas là une tête à faire peur aux oiseaux.

-Non, mais elle a un air de l'autre monde.

La vérité, c'est que la femme du notaire était belle, tandis que ces demoiselles n'étaient que jolies. Mais ce n'est pas à Aubigny-les-Vignes qu'on connaît les lois de la beauté. Et d'ailleurs tout œil a sa lunette.

Ces demoiselles m'avaient offert de m'asseoir. Ce fut la mère elle-même qui apporta une chaise. J'avais l'air trop sérieux pour qu'elle eût peur de moi.

-C'est cela, monsieur, me dit-elle, donnez-leur de bons conseils, à ces petites filles-là.

Je n'y manquai pas; je leur représentai toutes les joies patriarcales de la vie de famille et de la vie champenoise. Je

ne paraissais pas les convaincre beaucoup, quand un homme bronzé comme une médaille antique vint à la rescousse. C'était un beau forgeron de vingt ans qui en tenait pour la cadette; il ne m'avait pas vu et il s'était hasardé jusqu'à la porte.

Quand la mère fronçait le sourcil, il demandait une demi-bouteille pour avoir raison de cette femme à principes.

-Ce n'est pas le moment, dit la cadette en faisant signe au forgeron de s'éloigner.

Mais ce forgeron était un caractère trempé d'acier.

-Tu sais, Rose, on fait encore la fête aujourd'hui à Aulnay-les-Bois. Y viendras-tu?

-Chut! va-t'en.

Et comme la mère montra sa tête au-dessus de la mienne, le forgeron enjamba les trois grâces et passa dans le cabaret.

-Cet homme-là, dit l'ainée, n'a pas d'usage pour deux sous.

-Oui, mais il a peut-être du cœur pour quatre sous, dis-je en admirant sa stature herculéenne et son air décidé.

-Oh! mon Dieu, murmura M<sup>lle</sup> Rose, ce n'est pas encore celui-là qui décrochera mon étoile.

-C'est bien, c'est bien, dis-je à la cadette. Ce n'est pas vous qui irez à Paris.

-Ni Orphise non plus, dit l'ainée en voyant venir un jeune blanc-bec à peine échappé du collège, qui était depuis un mois surnuméraire du percepteur.

En effet, je vis le cœur de la plus jeune battre de joie et d'inquiétude. Elle murmura:

-Il vient toujours pour que ma mère le voie.

Elle détourna la tête. Le jeune blanc-bec comprit et passa son chemin.

C'était l'opposé du forgeron, qui avait dit la veille: «J'en fricasserais douze comme celui-là à mon déjeuner,» et qui avait ajouté: «Si j'aimais le veau.»

Le jeune homme n'avait pas voulu se laisser fricasser si aisément. Il s'était rebiffé et avait menacé le forgeron de son épée, car il faisait des armes, étant fils d'un officier. Mais l'homme de la forge, qui forgeait des armes agricoles, lui avait proposé un duel à la fourche, qui avait abouti en un duel à la fourchette, parce qu'il était de leur intérêt à tous les deux d'être bien ensemble pour triompher des deux sœurs.

Je ne fus pas bien long à faire mon voyage d'exploration dans le cœur de ces demoiselles. Il y avait là trois filles du même sang, mais trois caractères bien personnels: une orgueilleuse, la première; une rieuse, la seconde; une pleureuse, la troisième. Est-ce parce que la première était brune, la seconde rousse, la troisième blonde-blonde comme le chanvre-avec des yeux de fleurs de lin.

Je m'étais arrêté là comme pour respirer un bouquet de jeunesse et réjouir mes yeux dans ces trois jolies figures, toutes pleines de promesses, mais ce n'était pas pour cela que je passais à Aubigny-les-Vignes. Les trois filles du cabaret me souhaitèrent bon voyage et je leur souhaitai bon mariage.

La seconde, qui avait plus que les autres le mot pour rire, me dit qu'elle m'enverrait une lettre de faire part. Je lui demandai son nom.

-Je m'appelle Rose.

J'avais oublié que le forgeron lui avait dit: «Tu sais, Rose, qu'on fait encore aujourd'hui la fête à Aulnay-les-Bois. Y viendras-tu?»

A peine M<sup>lle</sup> Rose m'eut-elle dit son nom que ses deux sœurs me jetèrent aux oreilles: Cécilia et Orphise.

Cécilia était le nom de la première, Orphise celui de la troisième. Pourquoi ces noms prétentieux? C'est aujourd'hui la mode dans la Champagne. Il y en a qui s'appellent *Ludivine*, d'autres *Uranie*, celles-ci *Arthémise*, celles-là *Palmyre*.

La cadette, qui voulait toujours avoir le dernier mot, dit tout de suite:

-Ce nom d'Orphise ne lui va pas, aussi nous l'appelons M<sup>lle</sup> Chiffon.

Ce n'était pas à cause de son minois chiffonné, ni de sa robe chiffonnée, mais parce que M<sup>lle</sup> Orphise aimait les chiffons.





### III

## LA ROBE DE LA MARIÉE.

### Table des matières

A cabaretière, qui voulait tout savoir, se rapprocha de nous.



-Des mystères, des mystères, dit-elle en souriant. Ces babillardes, je suis bien sûre qu'elles parlent de leurs amoureux. Je veux bien, mon Dieu, mais à la condition qu'ils les demandent en mariage toutes les trois. Ah! monsieur, vous ne savez pas quel métier c'est là de garder ses filles et d'en faire des rosières, car, j'ose le dire, ce sont des couturières, mais il n'y a pas d'accrocs à leurs robes.

-Je n'en doute pas, madame, ces jolis oiseaux ne se sont pas encore envolés de la branche maternelle.

-Par malheur pour ceux qui demanderont' leur main, il n'y aura pas grand'chose dans la main. Tout ce que nous pourrons faire, ce sera de donner à chacune un millier de francs avec des espérances.

-Mais il n'en faut pas tant pour faire le bonheur d'un homme; la beauté, c'est de l'argent comptant.

-Et puis, elles ne sont pas plus bêtes que d'autres.

-Comment donc, mais elles ont beaucoup d'esprit.

-Ah! si elles se levaient matin! mais, paresseuses comme des chattes, il faut les jeter hors de leur lit.

Les trois sœurs se récrièrent.

-Chut! mesdemoiselles. Je ne vous permets pas de mettre votre grain de sel quand je parle. Voyez-vous, monsieur, pour vous donner une idée de leur paresse, je vous dirai que, pas plus loin qu'hier, elles ont gardé pour leur compte une robe de mariée que leur avait commandée pour sa fille la femme du percepteur...

-Je crois bien, s'écria Cécile, la femme du percepteur a une fille qui est un vrai dragon, et elle voulait qu'elle fût habillée avec quinze mètres de taffetas.

Je donnai raison à ces demoiselles en disant qu'un jour de noces surtout, il faut beaucoup d'étoffe pour bien habiller sa vertu.

M<sup>lle</sup> Cécile fit remarquer que j'avais raison.

-Je ne pouvais pourtant pas, dit-elle, faire une robe décolletée pour aller à la messe.

La cabaretière qui, on le sait déjà, n'était pas douce, avait battu ses trois filles la veille à propos de cette robe. Elle voulut me prouver qu'elle était bonne.

-Après tout, dit-elle, j'ai pardonné à mes filles en leur disant que cette robe de mariée serait pour la première qui me débarrasserait d'elle.

Toutes les trois dirent à la fois:

-Ce ne sera pas moi.

-Et pourtant, ajouta M<sup>lle</sup> Rose, c'est dommage, parce que la robe est très-jolie, avec ses fleurs d'oranger qui courent à l'entour et ses nœuds de dentelles qui sont comme des ailes de colombes.

On appela la cabaretière au fond de la salle.

-Je ne suis pas curieux, dis-je à ces demoiselles, mais je voudrais bien savoir pourquoi vous ne voulez pas vous marier.

-Pourquoi faire? s'écria Cécile.

-Ah! voilà une question à laquelle je ne sais que répondre.

-Voyez-vous, dit Orphise, j'ai peur du mariage quand je regarde de près les femmes mariées.

-Et puis, reprit Cécile, qui avait de la littérature, toutes les robes de mariée sont des robes de Nessus.

-Pour moi, dit Rose, j'ai tant entendu parler des chaînes du mariage, que j'aurais peur d'épouser un geôlier; prison pour prison, j'aime encore mieux celle où je suis.

J'étais sorti.

-Voilà, me dis-je, trois filles à marier qui ne feront pas le bonheur de leur mari,-ni leur bonheur si elles ne se marient pas.





## IV CHAMPENOISERIES

### Table des matières

E lendemain, comme je descendais la montagne avec un de mes amis, je rencontrai ces demoiselles au pied de leur vigne.



Quand ces demoiselles étaient à la maison, elles s'évertuaient à parler comme les dames de Reims, tout en grasseyant. Cécile surtout était d'un maniérisme inouï. Jamais les précieuses ridicules n'avaient mieux habillé leurs phrases. Mais à la vigne, elles y allaient à la diable, parlant comme les vigneronnes du voisinage, pour se reposer de la grammaire.

Ainsi on pouvait surprendre des causeries comme celles que je vais sténographier.

C'est à l'aube. Le soleil rougit l'Orient, le merle siffle alternant avec la grive. Les filles du cabaret ont repris leurs sabots et leurs casaques d'indienne. Elles sont plus jolies encore.

L'une chante une vieille ronde champenoise, la seconde babille toute seule, la troisième ne dit rien.

C'est à ce moment que nous saluons ces demoiselles.